



Stephen Baxter

Gravité

Le cycle des Xeelees - 1



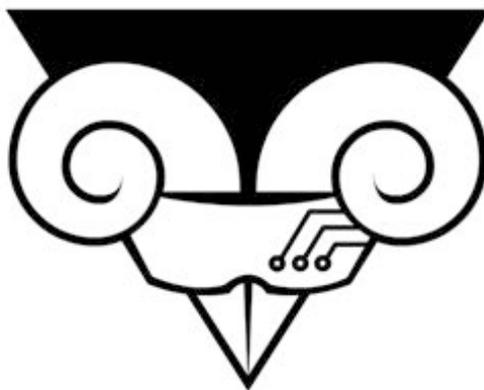
Gravité

Stephen Baxter



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béhémoth'

Ouvrage publié sur la direction d'Olivier Girard.
Traduit de l'anglais par Guillaume Fournier

Titre original : *Raft*

ISBN : 978-2-84344-391-6

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : octobre 2011

Version : 1.1 — 08/02/2019

Illustration de couverture © 2008, Manchu

© 1991, by Stephen Baxter

© 2008, Le Béhémoth', pour la première édition française

© 2011, Le Béhémoth', pour la présente édition

Introduction à la baxterologie

Ce livre est particulier. S'il s'agit du treizième roman de Stephen Baxter publié en français, c'est surtout le premier qu'il écrivit. Paru outre-Manche en 1991, *Raft*, pour utiliser son titre anglais, est le volet initial d'une série fondatrice dans l'œuvre de notre auteur, le « cycle des Xeelees », série qui compte quatre romans (*Timelike Infinity*, *Flux* et *Ring* étant les trois autres) auxquels s'ajoute à ce jour un recueil de nouvelles, *Vacuum Diagrams*, lauréat du prestigieux prix Philip K. Dick en 2000 — l'ensemble étant prévu en France aux éditions du Béliard, au rythme d'un titre par an environ. Cinq volumes « centraux », donc, plus quelques autres hors cycle initial mais qui y sont tout de même rattachés, comme nous le découvrirons plus loin.

Mais voyons donc d'où viennent ces fameux « Xeelees », et pour ce, faisons connaissance avec leur géniteur...

Si Mir ne vient pas à moi...

Né en 1957 à Liverpool, en Angleterre, Stephen Baxter grandit en pleine course à l'espace, duel américano-russe qui se soldera par l'apothéose du 21 juillet 1969 et les premiers pas de Neil Armstrong sur la Lune. Cette extraordinaire aventure le passionne, au point qu'en 1991 notre homme pose sa candidature pour une place sur la station Mir. Rapidement éliminé lors des premières sélections, Baxter se console en devenant auteur à plein temps en 1995, huit ans après la publication de sa première nouvelle. Si l'ESA perd un futur astronaute, la science-fiction gagne un écrivain de tout premier plan. Comme quoi, le malheur des uns fait parfois le bonheur des autres.

Dur... comme la science

Stephen Baxter est généralement considéré comme un auteur de *hard science*, branche de la science-fiction qui se caractérise par un fond scientifique et technique très détaillé. Les auteurs de ce type ont en général une formation scientifique poussée et suivent l'évolution des sciences de près. Contrairement à certains de ses collègues dans ce domaine¹, Baxter utilise rarement les extrapolations scientifiques comme moteur de l'intrigue. À l'instar d'un Arthur C. Clarke — dont il est d'ailleurs considéré comme l'héritier littéraire le plus direct —, il procure un minimum de détails afin de garantir une certaine rigueur à son récit sans pour autant noyer le lecteur sous les équations et le vocabulaire spécialisé, privilégiant l'accessibilité. Baxter est avant tout un raconteur d'histoires et un vulgarisateur.

Effets spéciaux illimités

L'imagination est l'un des maîtres mots de l'œuvre de Baxter. Qu'il s'intéresse à un univers où la constante gravitationnelle diffère du nôtre (comme dans le présent roman), à la vie d'une population humaine dans une étoile à neutrons, à ce que réserve l'avenir dans un nombre d'années tellement colossal qu'on ne pourrait l'écrire sur toute la longueur de ce livre, ou aux tous premiers instants qui succédèrent au Big Bang, Baxter imagine ce qui *pourrait* être. Tout au long de son œuvre, il illustre parfaitement la remarque de Iain M. Banks à propos de la littérature de science-fiction : « La SF écrite dispose d'un budget effets spéciaux illimité² » — la seule limite réelle étant celle de l'imagination.

La rigueur de rigueur

Rigueur est un autre des qualificatifs s'appliquant le mieux aux écrits de Baxter. Quand certains se contentent d'aligner les superlatifs dans leurs descriptions sans pour autant s'interroger sur la vraisemblance de leur sujet, Baxter, en bon auteur de *hard science*, cherche à produire quelque chose qui soit, au moins en partie, explicable par nos connaissances scientifiques et techniques actuelles.

Une rigueur qui se ressent aussi dans le rythme de travail qu'il s'impose. De 1987 à 2008, ce sont près de trente romans et plus de cent trente nouvelles qui auront vu le jour sous sa plume. Un corpus impressionnant, fruit d'un travail méthodique et organisé.

¹ On citera Greg Bear avec *L'Échelle de Darwin* ou *La Musique du sang*, Gregory Benford avec *Un paysage du temps*.

² In *Science-Fiction 2006*, Bragelonne, 2006, Un budget « effets spéciaux » illimité – entretien avec Iain M. Banks.

Cette rigueur, combinée à une imagination débridée, rapproche une fois encore Baxter de son mentor, l'incontournable Arthur C. Clarke, avec lequel il collabore à quatre reprises.

Le tour du propriétaire

Avant de nous intéresser au « cycle des Xeelees », livrons-nous à un rapide tour d'horizon du reste de l'œuvre de Baxter. Les lecteurs français ont déjà pu profiter d'un certain nombre de ses ouvrages (douze romans, si on exclut *Gravité*, et une poignée de nouvelles traduits à ce jour).

Parmi ceux-ci, on remarquera la trilogie dite « de la Nasa » (*Voyage, Titan et Poussière de Lune*, éditions J'ai Lu), qui illustre bien la passion de l'auteur pour la conquête spatiale et ce qu'il aurait pu advenir si l'humanité s'était un peu plus intéressée à la question.

La trilogie des « Univers multiples » (*Temps, Espace et Origine, Fleuve noir* « Rendez-vous ailleurs ») présente le côté prospecteur de Baxter, cette capacité à tordre les concepts scientifiques pour en tirer un élixir de merveilles.

On retrouve cet esprit dans *Evolution* (publié aux Presses de la Cité, et tout récemment réédité au format poche chez Pocket en deux volumes), colossal roman qui s'intéresse aux origines de l'espèce humaine mais aussi à son avenir.

Comme nombre d'auteurs de science-fiction, Baxter est conscient du patrimoine légué par ses prédécesseurs. Ainsi écrit-il une sorte de suite à *La Machine à explorer le temps* du pionnier H. G. Wells (*Les Vaisseaux du temps*, Livre de Poche SF), et partagea-t-il la plume — plus vraisemblablement le clavier — avec le regretté Arthur C. Clarke (*Lumière des jours enfuis*, J'ai Lu).

Les textes inédits en français sont encore nombreux. On y trouve pêle-mêle une imposante trilogie centrée autour des mammouths plutôt destinée à un lectorat adolescent, lectorat pour qui Baxter écrit d'ailleurs trois autres livres (*Gulliverzone, Webcrash, The H-Bomb Girl*) ; un roman *steampunk* prenant pour canevas l'existence d'un nouvel élément sur fond de XIX^e siècle (*Anti-Ice*, une manière d'hommage à Jules Verne et H. G. Wells) ; une trilogie co-écrite avec Arthur C. Clarke, sorte d'antithèse à *2001 : L'Odysée de l'espace*³, cinq recueils de nouvelles, une tétralogie de romans uchroniques et un diptyque en cours de parution sur la montée des eaux (on renverra le lecteur curieux à la bibliographie qui figurera à la fin du second volet du « cycle des Xeelees », à paraître aux éditions du Bélial' fin 2009). À tout ceci, on peut ajouter deux recueils d'essais et un ouvrage sur James Hutton (l'un des pères de la géologie moderne).

³ Au contraire de *2001*, les extraterrestres de *Time Odyssey*, cherchent à limiter la vie dans l'univers.

Au commencement étaient les Xeelees

Baxter commença sa carrière d'écrivain par quinze années de production, essentiellement des nouvelles, sans parvenir à la moindre publication. Ce n'est qu'en 1987 qu'il place enfin son premier texte dans la revue anglaise *Interzone*, accédant ainsi au statut d'auteur à part entière. Écrit en grande partie pendant la coupe du monde de foot de l'année précédente (de sinistre mémoire pour la France), « The Xeelee Flower » [la fleur xeelee] met en scène un astronaute en orbite autour d'une étoile en train de se transformer en nova, cet astronaute n'étant protégé que par la grâce d'une sorte d'ombrelle convertissant l'énergie en matière. Et c'est en essayant d'imaginer qui avait pu concevoir un tel artefact que Baxter créa les Xeelees. Peu après, écrivant une histoire sur des humains coincés dans une sorte de cage à quatre dimensions, il réalisa que créditer les Xeelees de la conception de ladite cage l'aidait à transformer cette simple idée en une véritable histoire, lui offrant même un cadre pour d'autres récits à venir.

Les hasards de l'édition font que le premier texte ouvertement rattaché à la série publié en France est aussi l'un des plus récents⁴. En ajoutant au « cycle des Xeelees » la série « Les Enfants de la destinée⁵ », l'un et l'autre étant liés (les Xeelees sont présents dans la tétralogie des « Enfants de la destinée », certains personnages apparaissant même dans les deux cycles), on se retrouve avec un ensemble de sept romans, deux recueils comptant quarante nouvelles et encore six autres nouvelles non reprises en recueil, ce qui en fait d'emblée un ensemble considérable dans le paysage SF.

La guerre dans les étoiles

Le « cycle des Xeelees » conte l'histoire de l'univers dans son ensemble, un univers dominé par une espèce à la nature exotique et répondant au nom de Xeelee (prononcé « zi-li »). Dans cet univers, les énigmatiques Xeelees règnent au milieu d'innombrables autres espèces, dont le genre humain. Ce dernier va prendre son essor à travers les étoiles, connaître par deux fois l'occupation de puissances étrangères, avant de devenir l'ennemi des Xeelees, eux-mêmes en guerre depuis des temps immémoriaux avec les « Oiseaux de photinos ».

À la lecture de cet énoncé, on pourrait s'attendre à un cycle de *space opera* charpenté autour d'une action frénétique nourrie de batailles gigantesques, de courses-poursuites effrénées et de combats homériques. Si l'action est bel et bien présente dans ses ouvrages, Baxter demeure néanmoins plus proche d'un Iain M. Banks que d'un Peter

⁴ « Poussière de réel » in *Faux rêveur*, anthologie dirigée par Peter Crowther, Bragelonne, 2002.

⁵ *Coalescent, Exultant, Transcendant* aux Presses de la Cité ainsi que le recueil *Resplendant* non traduit à ce jour.

F. Hamilton (pour rester chez les Britanniques). Bien qu'il ne dédaigne pas les affrontements titanesques qu'autorise le *space opera*, Baxter s'intéresse davantage à la dimension merveilleuse que recèle la science et à ce que les connaissances actuelles nous permettent d'anticiper comme étant du ressort du possible. Ensuite, tout n'est plus qu'affaire d'échelle et d'imagination. On visite alors des époques et des endroits aussi étonnants que l'Anneau dans lequel les Xeelees précipitent des galaxies entières (*Ring*, quatrième roman du cycle)...

Dans le présent volume, les Xeelees ne seront évoqués que par une ou deux allusions. Pas davantage. Mais il règne déjà cette ambiance de merveilleux scientifique qui baigne tout le cycle. Des humains travaillant sur une étoile d'un diamètre de quelques dizaines de mètres et se déplaçant à travers l'espace sur des arbres. Une gravité semblant agir d'une manière qui nous apparaît inconnue. Une société de naufragés dans un univers parallèle... Le mystérieux et l'extraordinaire sont de mise pour ce premier récit du « cycle des Xeelees ».

Aussi, ami lecteur, installez-vous confortablement, réglez l'éclairage de manière optimale, coupez votre téléphone portable et laissez-vous guider par votre imagination. La tâche est simple : Stephen Baxter est aux commandes.

Emmanuel Tollé

*À mon épouse,
Sandra*

Remerciements

Je dois exprimer ma gratitude envers Larry Niven, David Brin et Eric Brown, qui ont bien voulu lire et commenter les premiers jets de ce roman, ainsi que l'univers qu'il dépeint ; leurs conseils ont permis d'en améliorer grandement la qualité. Merci également à Arthur C. Clarke, Bob Shaw, Charles Sheffield, Joe Haldeman et David Pringle pour leurs aimables commentaires et leurs encouragements. Enfin, je me sens profondément redevable envers Malcolm Edwards, mon directeur de collection chez Grafton, pour sa patience, son soutien ainsi que l'attention qu'il a portée au développement de cet ouvrage.

1.

C'est suite à l'implosion de la fonderie que la curiosité de Rees envers son univers devint insupportable.

Sa tranche avait pourtant débuté normalement, par un coup de poing de Sheen, sa superviseuse, contre la cloison de son bloc. Hébété, il s'était arraché au filet de couchage pour se traîner laborieusement dans sa cabine en désordre et accomplir ses petits rituels du réveil...

Sous la microgravité, le robinet rouillé crachotait à contrecœur une eau âcre et trouble. Il se força à en boire quelques gorgées avant de s'humecter le visage et les cheveux, se demandant dans un frisson combien de corps humains avait traversé cette eau depuis sa collecte dans un nuage de passage. Voilà plusieurs dizaines de tranches que le dernier arbre du Radeau avait livré sa cargaison de provisions fraîches, et l'antique système de recyclage de la Ceinture montrait ses limites.

Il enfila sa combinaison crasseuse. Le vêtement devenait trop petit. Âgé de quinze mille tranches, Rees était brun, maigre — et déjà bien assez grand même s'il continuait à grandir, songea-t-il, maussade. Cette réflexion le fit penser à ses parents avec une pointe de tristesse ; c'était tout à fait le genre de remarque qu'ils auraient pu lâcher. Son père, qui n'avait pas survécu bien longtemps à sa mère, était mort voilà quelques centaines de tranches de problèmes circulatoires et d'épuisement. Accroché d'une main à l'encadrement de la porte, Rees contempla sa petite cabine aux parois de fer en se rappelant à quel point elle lui paraissait exiguë lorsqu'il devait la partager avec ses parents.

Il chassa ces pensées et se faufila à travers le sas.

Clignant des yeux quelques secondes, ébloui par la clarté stellaire... il hésita. Une odeur ténue flottait. Charnelle, comme celle de la simili viande. Quelque chose qui brûlait ?

Son bloc était relié à celui de son voisin par plusieurs mètres de corde effilochée et une plomberie rouillée ; il se hissa sur quelques coudées le long de la corde et resta là, à scruter le monde qui l'entourait, cherchant la source de l'odeur.

L'air de la Nébuleuse était rouge sang, comme toujours. Il essaya d'estimer cette rougeur dans un coin de son esprit — n'était-elle pas plus intense que lors de la dernière

tranche ? — tout en promenant son regard sur les objets éparpillés à travers la Nébuleuse, au-dessus et au-dessous de lui. Les nuages ressemblaient à des poignées de laine grisâtre semées sur des kilomètres. Les étoiles dégringolaient au travers en une pluie lente et infinie centrée sur le Cœur. L'éclat des sphères de plus d'un kilomètre de diamètre jetait des ombres mouvantes sur les nuages, les arbres disséminés, les gigantesques taches qui étaient peut-être des baleines. Ça et là, un minuscule embrasement marquait la fin d'une brève existence stellaire.

Combien d'étoiles y avait-il ici ?

Enfant, Rees s'était laissé flotter parmi les câbles, les yeux écarquillés, pour les compter jusqu'à la limite de ses connaissances et de sa patience. Aujourd'hui, il les soupçonnait d'être innombrables, plus abondantes que les cheveux sur son crâne... les idées dans sa tête, ou les mots sur sa langue. Il leva son regard vers le ciel empli d'étoiles. C'était comme se retrouver suspendu au milieu d'une immense nuée lumineuse ; les sphères-étoiles se réduisaient à des points brillants dans le lointain, de sorte que le ciel lui-même devenait un rideau rougeoyant.

L'odeur de brûlé lui parvint de nouveau, s'infiltrant dans l'air raréfié. Il crocha les orteils autour du câble de sa cabine et lâcha les mains ; la rotation de la Ceinture se chargea de le redresser, et il put détailler son univers depuis ce nouveau point de vue.

La Ceinture formait un cercle d'environ huit cent mètres de diamètre, une chaîne d'habitats et d'ateliers cabossés reliés par des cordes et des tuyaux. Au centre se trouvait la mine, noyau d'étoile refroidi, large d'une centaine de mètres ; des câbles y descendaient depuis la Ceinture et raclaient sa surface bombée à environ un mètre par seconde.

Ici et là, boulonnées aux parois et aux toits de la Ceinture, béaient des gueules de réacteur en métal blanc ; toutes les quatre ou cinq minutes, l'une d'elles crachait un panache de vapeur et la Ceinture accélérât imperceptiblement sa rotation afin de compenser le ralentissement dû à la friction de l'air. Rees étudia le bord dentelé du réacteur le plus proche ; fixé sur le toit de son voisin, il montrait des signes de découpe et de soudure grossières. Comme d'habitude, son attention s'égarait vers des horizons imprévus. Sur quel vaisseau, quel type d'engin avait-on prélevé ce réacteur ? Qui étaient ceux qui l'avaient découpé ? Et pourquoi étaient-ils venus ici... ?

Encore cette odeur de feu. Il secoua la tête, tâchant de se concentrer.

C'était l'heure du changement de tranche, naturellement, et l'on apercevait des foyers d'activité autour de la plupart des cabines de la Ceinture tandis que les ouvriers, sales et fatigués, regagnaient leurs filets de couchage — mais on voyait aussi, un quart de circonférence plus loin, un nuage de fumée autour de la fonderie, et des hommes plonger et replonger dans la grisaille. Lorsqu'ils en ressortaient, ils traînaient derrière eux des formes flasques et noircies.

Des corps ?

Il se plia en deux avec un petit cri, empoigna la corde et se hissa à toute vitesse le long des puits de gravité diffuse des toits et parois des cabines, jusqu'à la fonderie.

Il hésita au bord de la sphère de fumée. La puanteur de simili viande calcinée noua son estomac vide. Deux silhouettes émergèrent du brouillard et se consolidèrent comme dans un rêve. Elles charriaient une masse méconnaissable et sanguinolente. Rees s'amarra puis se pencha pour les aider ; il dut réprimer un mouvement de recul quand la chair calcinée se détacha entre ses mains.

On enveloppa la forme flasque dans des couvertures sales et on l'emporta avec délicatesse. L'un des sauveteurs se redressa devant Rees ; ses yeux blancs se détachaient sur son visage barbouillé de suie. Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître Sheen, sa superviseuse. Il sentit dans son ventre la force d'attraction de ce corps voluptueux et s'en voulut de laisser son regard suivre les filets de sueur entre les seins maculés de sang.

« Tu es en retard, dit-elle d'une voix enrouée par la fumée.

– Désolé. Que s'est-il passé ?

– À ton avis ? Une implosion. »

Repoussant quelques mèches grillées sur son front, elle se retourna pour indiquer le voile de fumée stationnaire. Cette fois-ci, Rees parvint à y distinguer la fonderie ; sa forme cubique s'était recroquevillée, comme broyée dans le poing d'un géant.

« Deux morts pour l'instant, dit Sheen. Putain... C'est le troisième accident en moins de cent tranches. Si seulement Gord construisait assez solide pour ce foutu monde de merde, je n'aurais pas besoin de ramasser mes gars à la petite cuillère comme de la simili viande renversée. Merde, merde !

– Que veux-tu que je fasse ? »

Elle se tourna vers lui et le dévisagea, agacée ; il sentit une bouffée de gêne et de crainte lui monter aux joues. L'irritation de sa superviseuse parut s'estomper quelque peu.

« Aide-nous à sortir les autres. Reste près de moi, et ça ira. Mais respire bien par le nez, d'accord ? »

Elle pivota et replongea dans la fumée qui s'étendait. Rees hésita une seconde, puis s'empressa de la rejoindre.

Les corps une fois nettoyés furent lâchés à la dérive dans l'air de la Nébuleuse, tandis que les blessés étaient recueillis par leurs familles et ramenés avec précaution dans les cabines. On éteignit l'incendie dans la fonderie et la fumée se dispersa bientôt. Gord, l'ingénieur en chef de la Ceinture, se hissa jusqu'aux ruines. Petit homme aux cheveux blonds, il secoua tristement la tête et se mit aussitôt à préparer la reconstruction. Rees surprit les regards de haine que les parents des morts et des blessés lui lançaient. On ne pouvait pourtant pas lui reprocher la succession d'implosions ?

Mais qui blâmer, sinon ?

Le travail était arrêté. La Ceinture possédait une seconde fonderie, à cent quatre-vingts degrés de la première. Rees y serait probablement appelé lors de sa prochaine tranche, mais, pour l'instant, il avait quartier libre.

Il regagna lentement son bloc, fixant avec fascination les traces de main sanglantes qu'il laissait sur les cordes et les toits. Il avait l'impression d'avoir la tête enfumée. Il attendit quelques minutes devant sa cabine, tâchant de faire entrer un peu d'oxygène non vicié dans ses poumons, mais la clarté stellaire, rougeâtre et changeante, lui paraissait presque aussi dense que la fumée. L'air de la Nébuleuse devenait parfois irrespirable.

Si seulement le ciel était bleu, songea-t-il rêveusement. Je me demande à quoi ressemble le bleu... Quand ses parents étaient enfants — à ce que lui racontait son père —, on distinguait encore quelques touches de bleu dans le ciel, à la frange de la Nébuleuse, loin derrière les nuages et les étoiles. Il ferma les yeux, tâchant d'imaginer une couleur qu'il n'avait jamais vue, évoquant la fraîcheur, l'eau pure.

Ainsi le monde avait changé depuis l'époque de son père. Pourquoi ? Et continuerait-il à évoluer ? Le bleu et les autres couleurs fraîches reviendraient-ils — ou la rougeur foncerait-elle jusqu'à prendre la teinte de la chair carbonisée ?

Rees rentra dans sa cabine et ouvrit le robinet. Il ôta sa tunique et lava le sang qu'il avait sur lui, à s'en mettre la peau à vif.

La chair qui se détache du corps entre ses mains, comme la peau d'un simili fruit pourri ; la blancheur de l'os...

Il était allongé dans son filet, les yeux grands ouverts, à ruminer.

Une cloche lointaine sonna trois fois. On n'était donc qu'à mi-tranche — il lui restait encore une tranche et demie à patienter, douze bonnes heures, avant de disposer d'un réel prétexte pour quitter son bloc.

Il allait devenir cinglé s'il restait là.

Roulant hors de son filet, il enfila sa combinaison et se glissa hors de sa cabine. Le chemin le plus court jusqu'au Quartier-maître le ferait passer devant la fonderie incendiée ; il partit délibérément de l'autre côté.

Les gens lui adressaient des signes de tête au passage, depuis leurs fenêtres ou leurs filets extérieurs, certains avec un petit sourire triste. La Ceinture n'abritait guère que deux cents personnes ; la tragédie avait dû frapper quasiment tout le monde. Des dizaines de cabines laissaient filtrer des sanglots ou des cris de douleur.

Rees vivait seul, en reclus, mais il connaissait presque tous les habitants de la Ceinture. Il passait devant des blocs abritant des gens dont il était proche et qui souffraient, des personnes qui peut-être, à cet instant précis, mouraient, mais il pressa l'allure, sentant l'isolement se refermer sur lui comme une fumée.

Avec ses vingt mètres de large, le Quartier-maître constituait l'un des plus gros bâtiments de la Ceinture ; il était bardé de lignes d'escalade, et le comptoir lui-même occupait presque une cloison entière. À cette tranche-ci, l'endroit était bondé : la puanteur d'alcool et d'herbe, le grondement des voix, l'attraction des corps — tout cela frappa Rees de plein fouet. Jame, le barman, servait les clients avec un rire tonitruant dans sa barbe broussailleuse poivre et sel. Rees hésita à s'enfoncer dans la foule. Il

n'avait guère envie de regagner sa cabine, mais la boisson et les rires semblaient couler autour de lui, comme pour mieux l'exclure, aussi fit-il mine de repartir.

« Rees ! Attends... »

Sheen s'était détachée d'un groupe d'hommes ; l'un d'eux — un mineur colossal, très impressionnant, du nom de Roch — la héla d'une voix pâteuse. Les joues de Sheen luisaient en raison de la chaleur et elle avait taillé ses mèches grillées ; pour le reste, elle semblait fraîche et propre dans sa tunique minimaliste. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix toujours enrouée par la fumée.

« Je t'ai vu arriver. Tiens ; j'ai l'impression que tu as besoin d'un verre. »

Elle lui tendit un globe terni.

Subitement gêné, Rees dit :

« J'allais partir... »

– Je sais bien. » Elle se rapprocha encore, sans sourire, et lui pressa le globe contre la poitrine. « Bois-le quand même. »

Une fois de plus, il perçut l'attraction de son corps comme une chaleur dans l'estomac — pourquoi son champ de gravité à elle dégageait-il une odeur si particulière ? Il ne parvenait pas à détacher son attention de ses bras nus.

« Merci. » Il accepta le globe et prit la tétine en plastique entre ses dents ; l'alcool lui brûla la langue. « J'en avais besoin, c'est vrai. »

Sheen l'examina avec une franche curiosité.

« Tu es un drôle de type, hein, Rees ? »

Il lui retourna son regard, laissant ses yeux s'attarder sur le contour lisse de son visage. L'idée le frappa qu'elle n'était pas beaucoup plus vieille que lui.

« Comment ça, drôle ? »

– Toujours à rester dans ton coin. »

Il haussa les épaules.

« Écoute, tu ne vas pas continuer indéfiniment comme ça. Tu as besoin de compagnie. On en a tous besoin. Surtout après une tranche pareille. »

– Que voulais-tu dire tout à l'heure ? demanda-t-il soudain.

– Quand ça ?

– Après l'implosion. Quand tu parlais de construire assez solide pour ce monde.

– Oui, et alors ?

– Eh bien... quel autre monde y a-t-il ? »

Elle sirota son propre verre, ignorant les appels hurlés par ses compagnons.

« Qu'est-ce que ça peut faire ? »

– Mon père disait que la mine était en train de nous tuer. Que les hommes n'étaient pas faits pour travailler ici, à se traîner sous cinq g en fauteuil roulant. »

Elle s'esclaffa.

« Rees, tu es vraiment un phénomène. Mais franchement, je ne suis pas d'humeur pour les spéculations métaphysiques. Là, j'ai juste envie de me déchirer avec ce simili fruit fermenté. Alors joins-toi à nous si le cœur t'en dit, ou retourne soupirer sous les étoiles. D'accord ? »

Elle s'éloigna en lui lançant un regard interrogateur par-dessus son épaule ; il secoua la tête avec un sourire contraint et la regarda disparaître dans une forêt de bras et de jambes.

Rees termina son verre, joua des coudes pour rapporter le globe vide au comptoir et sortit.

Un épais nuage, lourd de pluie, vint engloutir la Ceinture, réduisant la visibilité à quelques mètres. L'air qu'il charriait semblait exceptionnellement acide et raréfié.

Rees se hissait le long des câbles qui enserraient son monde, sollicitant ses muscles sans relâche. Il boucla ainsi deux tours complets, filant devant des habitats qu'il connaissait comme sa poche depuis l'enfance, croisant des visages familiers qui disparaissaient en un éclair. Le nuage humide, l'air raréfié, le confinement de la Ceinture semblaient combiner leurs effets à l'intérieur de sa poitrine. Les questions se bousculaient sous son crâne. Pourquoi les matériaux humains et les techniques de construction étaient-ils incapables de résister aux forces de ce monde ? Pourquoi le corps humain était-il aussi démuni face à ces forces ?

Pourquoi avait-il fallu que ses parents meurent, sans répondre aux questions qui le hantaient depuis toujours ?

Quelques pépites de rationalité scintillèrent dans ce magma de réflexions oiseuses. Ses parents en savaient aussi peu que lui sur leurs conditions d'existence ; ils n'avaient pu lui raconter que des légendes avant leur triste fin. Des contes pour enfants parlant d'un Vaisseau, d'un Équipage, d'un certain Anneau de Bolder... Mais ses parents avaient un atout — la résignation. Eux comme l'ensemble des habitants de la Ceinture — y compris les plus vifs, Sheen en tête — acceptaient implicitement leur sort. Rees semblait le seul à se débattre au milieu de ses interrogations, de ses doutes sans réponse.

Pourquoi ne pouvait-il être comme tout le monde ? Se contenter d'accepter les choses, et de se faire accepter d'elles ?

Il se laissa flotter pour se reposer, les bras endoloris, le visage mouillé de brume. Dans ce monde, il n'existait qu'une seule entité avec laquelle il puisse parler de tout cela — qui accepte de répondre de manière sensée à ses questions.

Et c'était une machine, une machine de forage.

Une impulsion soudaine le fit regarder autour de lui. Il se trouvait à une centaine de mètres à peine du plus proche ascenseur de la mine ; ses bras et ses jambes le propulsèrent jusque-là avec une ardeur renouvelée.

Un filet de brume tourbillonna à la suite de Rees lorsqu'il pénétra dans l'ascenseur. L'endroit était désert, comme il s'y attendait. La tranche tout entière devait pleurer ses morts ; il s'écoulerait deux ou trois heures avant que les ouvriers aux yeux las de la tranche suivante ne commencent à remonter.

L'ascenseur n'était guère plus qu'un cube en fer rudimentaire fixé à la Ceinture et surmonté d'un énorme tambour flanqué d'un treuil en métal inoxydable, autour duquel s'enroulait le câble. Au bout du câble pendait un fauteuil massif équipé de grosses roues

épaisses, rembourré et coiffé d'un appui-tête épousant le cou. Un panneau de contrôle long comme le bras, soudé à une poutrelle d'un côté du tambour, contenait des voyants et des boutons colorés de la taille d'un poing. Rees composa rapidement la séquence de descente sur le panneau et le treuil commença à vibrer.

Il se glissa dans le fauteuil, prenant soin de bien lisser sa combinaison dans son dos et sous ses jambes. À la surface de l'étoile, un simple pli d'étoffe pouvait trancher comme une lame. Un voyant rouge clignota sur le panneau de contrôle, diffusant des ombres sinistres, puis la base de la cabine coulissa bruyamment. La vieille machinerie fonctionnait dans un concert de grincements et de cliquetis ; le tambour s'ébranla et se mit à dévider son câble.

Une secousse, et Rees s'enfonça à travers le sol de la cabine puis dans le nuage épais. Le fauteuil était entraîné vers le bas par le câble de guidage ; ce dernier descendait ainsi sur trois cent cinquante mètres jusqu'à la surface de l'étoile. La sensation familière du basculement de gravité lui massa l'estomac, pareille à des mains délicates. La Ceinture effectuait une rotation légèrement supérieure à sa vitesse orbitale — de manière à garder tendue la chaîne de cabines — et après quelques mètres de descente, la force centripète s'estompait, de sorte que Rees demeura brièvement suspendu en apesanteur totale. Puis il pénétra dans le puits de gravité du noyau de l'étoile et son poids augmenta rapidement, pesant comme une plaque de fer sur sa poitrine et sur son ventre.

En dépit de cet inconfort croissant, il éprouvait un sentiment de libération. Il se demanda ce que penseraient ses collègues en le voyant ainsi descendre à la mine en dehors de sa tranche... et pourquoi ? Pour parler à une machine de forage ?

Le visage ovale de Sheen se matérialisa dans son esprit, intelligent, sceptique, pragmatique.

Rees sentit le rouge lui monter aux joues et se réjouit que sa descente soit masquée par la brume.

Il émergea de la nuée et le noyau de l'étoile lui apparut. C'était une boule de fer poreuse d'une cinquantaine de mètres de rayon, tailladée par les mains et les machines des hommes. Le câble de guidage — ainsi que ses jumeaux, répartis à intervalles réguliers tout le long de la Ceinture — traînait sur l'équateur de fer à près d'un mètre par seconde.

La descente ralentit et Rees se représenta le treuil trois cent mètres au-dessus de lui, soumis à l'attraction grandissante de l'étoile. Son poids augmentait de plus en plus rapidement maintenant, jusqu'à atteindre un pic écrasant sous cinq *g*. Les roues de son fauteuil commencèrent à tourner en bourdonnant, puis, comme avec prudence, embrassèrent la surface de fer en mouvement. Le choc, pourtant léger, lui coupa le souffle. Le câble se détacha d'un coup sec, se tordant en arrière dans la brume. Le fauteuil ralentit lentement, pour s'immobiliser à quelques mètres du point de contact.

Pendant plusieurs minutes, Rees prit le temps d'adapter sa respiration. Son cou, son dos et ses jambes semblaient à l'aise dans leur capitonnage épais, sans pli de chair ou d'étoffe susceptible de couper la circulation. Il leva la main droite avec prudence ;

malgré son impression d'avoir l'avant-bras cerclé de fer, il parvint à atteindre le petit bloc de commandes fixé sur l'accoudoir.

Il tourna la tête de quelques degrés à droite et à gauche. Son fauteuil occupait le centre d'un paysage de ferraille. Une rouille épaisse couvrait la surface de l'astre, sillonnée de vallées de quelques centimètres de profondeur et grêlée de minuscules cratères. L'horizon s'incurvait à une douzaine de mètres — Rees aurait aussi bien pu être assis au sommet d'un dôme. La Ceinture, visible à travers la couche nuageuse qui entourait l'étoile, était un chapelet de boîtes se dévidant à travers le ciel dont les câbles faisaient décrire aux cabines et aux ateliers une rotation complète toutes les cinq minutes.

Rees avait souvent tenté d'imaginer la succession d'événements ayant pu causer l'apparition d'un tel spectacle. L'étoile avait sans doute touché à la fin de sa vie active bien des siècles auparavant. Réduite à un noyau de métal en fusion, cette mer de chaleur en rotation lente avait vu des îlots solides se constituer, s'entrechoquer et s'agréger progressivement. Finalement, l'enveloppe externe avait coagulé, s'épaississant à mesure qu'elle refroidissait. Des poches d'air s'étaient retrouvées prises au piège au cours du processus, laissant la sphère creusée de cavernes et de galeries — ce qui la rendait accessible aux hommes. Enfin, l'atmosphère riche en oxygène de la Nébuleuse avait fait son œuvre en couvrant le fer étincelant d'une patine d'oxyde brun.

Le noyau de l'étoile était sans doute totalement refroidi depuis longtemps, mais Rees aimait imaginer qu'il percevait une légère trace de chaleur à la surface, ultime vestige du feu stellaire...

Le silence fut troublé par un gémissement, loin au-dessus de lui. Quelque chose scintilla dans les airs et s'enfonça dans la rouille à moins d'un mètre de son fauteuil, créant un cratère minuscule duquel un filet de vapeur s'éleva pesamment en dépit de l'attraction de l'étoile.

D'autres projectiles s'abattirent en sifflant ; l'astre mort se mit à résonner sous les impacts.

De la pluie. Métamorphosée en une grêle de balles fumantes par sa chute dans un puits de gravité de cinq *g*.

Rees jura et tendit la main vers son bloc de commandes. Le fauteuil s'ébranla en lui coupant le souffle à chaque cahot, à la moindre aspérité du paysage. Il se trouvait à plusieurs mètres du puits de mine le plus proche. Comment avait-il pu se montrer assez stupide pour descendre — seul — à la surface, avec un risque de pluie ? La mitraille forçait, criblant le sol autour de lui. Il grimaça, cloué dans son fauteuil, s'attendant à prendre des gouttes sur la tête et les bras à tout instant.

La gueule de la mine était un long rectangle découpé dans la rouille. Rees y engagea son fauteuil sur un plan incliné et s'enfonça avec une lenteur insupportable dans les profondeurs de l'étoile. Le toit de la mine coulissa enfin au-dessus de sa tête ; des gouttes de pluie, désormais inoffensives, roulèrent dans la rouille.

Après quelques minutes de pause pour permettre à son pouls de ralentir un peu, il reprit sa progression le long du plan incliné. La lumière de la Nébuleuse faiblit bientôt,

pour être remplacée par la lueur blanche d'une chaîne de lampes largement espacées. Au passage, Rees leur jeta un coup d'œil. Nul ne connaissait le fonctionnement de ces ampoules grosses comme le poing. Apparemment, elles brillaient sans entretien depuis des siècles — pour la plupart, en tout cas : ici et là, quelques lampes cassées rompaient la chaîne, plongeant dans la pénombre une section de galerie qu'il longeait en frémissant ; comme toujours, son esprit le projetait vers un avenir proche où les mineurs devraient se passer des vieilles lampes.

Après cinquante mètres de galerie — le sixième de la circonférence de l'étoile — la lumière de la Nébuleuse et le crépitement de la pluie avaient complètement disparu. Rees atteignit une large chambre circulaire dont la voûte s'incurvait à une dizaine de mètres sous la surface. Ses parois dépourvues de rouille scintillaient à la lueur des lampes. C'était l'entrée de la mine proprement dite ; cinq passages circulaires s'ouvraient tout autour de la chambre vers le cœur de l'étoile. Les Taupes — les engins de forage — y extrayaient et raffinaient le fer, avant de le remonter à la surface en nodules exploitables.

La véritable fonction des humains dans cet endroit consistait à suppléer les capacités de décision limitées des machines — modifier leurs quotas ou détourner le forage d'une nouvelle galerie autour d'une carcasse de fauteuil roulant. Peu de gens étaient capables de plus... quoique certains mineurs, des types comme Roch, regorgent de récits d'ivrognes quant à leurs prouesses sous ces conditions de gravité extrême.

De l'un des passages sourdait une sorte de grondement entrecoupé de grattements. Rees fit pivoter son fauteuil. Au bout de quelques minutes, un museau camus émergea dans la salle : l'un des engins s'avança sur le seuil du tunnel avec une lenteur douloureuse.

Il s'agissait d'un cylindre de métal terne d'environ cinq mètres de long, se déplaçant sur six grosses roues, au nez hérissé d'instruments de forage et de griffes semblables à des mains grâce auxquelles la Taupe travaillait le fer de l'étoile. Elle portait sur son dos un grand panier rempli de nodules fraîchement extraits.

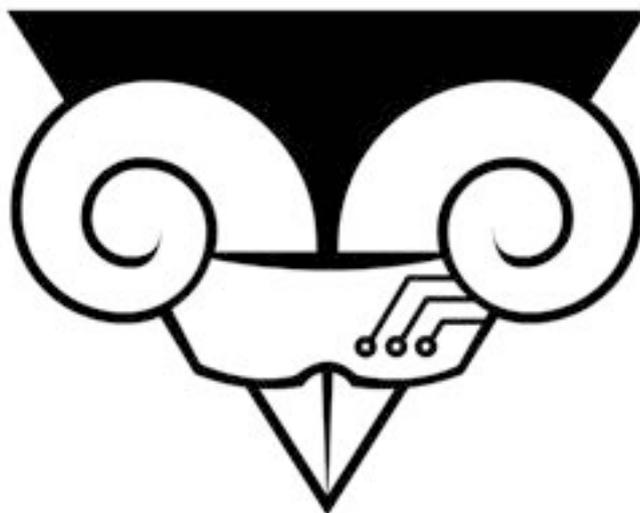
Rees aboya :

« Statut ! »

La Taupe s'immobilisa en cahotant puis répondit, comme toujours : « Dysfonctionnement critique des senseurs. » Sa voix sèche et plate émanait de l'intérieur de son corps couvert d'éraflures.

Rees se disait souvent que s'il pouvait savoir ce qui se cachait derrière ce bref rapport, il comprendrait une grande partie de ce qui l'intriguait à propos de son univers.

La Taupe déroula un bras, le plongea dans son panier dorsal et entreprit d'empiler des nodules de la taille d'une tête sur le sol de la chambre. Rees resta quelques minutes à l'observer. On apercevait des soudures grossières à la base des instruments sur son nez, ses essieux et aux points d'attache du panier, et ses flancs révélaient de longues cicatrices fines, vestiges d'autres éléments sectionnés depuis longtemps. Il ferma les yeux à demi pour ne plus distinguer que la silhouette oblongue de la Taupe. Quels engins avaient été



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le trentième livre numérique des Éditions du Belial'
et a été réalisé en octobre 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-087-8).